

Anouar El-Sadate

Hervé Dumez

La porte de la cellule 54 se referme, deux tours de clés résonnent dans son dos, puis un verrou, et un autre encore. Planté en son milieu, il contemple la pièce nue. Pas de table, pas de chaise ni de lit, pas même une lampe. Juste une natte, trop petite pour que le corps d'un homme puisse s'y allonger, et une couverture, écœurante de crasse. À l'isolement, il se trouve coupé de toute information et les livres ne lui sont pas autorisés. L'été, son regard vide se perdra sur les lignes grouillantes que forment les cafards. L'hiver, le temps suintera interminablement à la manière des plaques d'humidité sur les murs, sans parvenir à s'écouler. La seule visite autorisée est celle de sa femme mais leur mariage ayant été arrangé par leurs familles, il lui demandera de ne plus venir et divorcera une fois libéré.

Durant deux ans, il est seul face à lui-même, dans une inactivité forcée et un silence oppressant. Il aurait pu, et sans doute dû, sombrer dans la folie. Des années plus tard, des visiteurs au palais présidentiel décriront des rencontres au cours desquelles il pouvait rester trois quarts d'heure le regard perdu, sans rien dire, totalement immobile sauf à tirer lentement et par intermittence des bouffées de sa pipe, son interlocuteur ne sachant plus que faire et n'osant interrompre ce mutisme.

Il se repasse le déroulé de sa vie, seule chose qu'il puisse faire. Son enfance, avec les garnements de son petit village natal, Mit Abou El Kom, dans la pauvreté et le bonheur. Les années d'apprentissage du jeune officier. Sa haine des Anglais et de l'occupation de l'Égypte qui l'a conduit à des tentatives de contact avec Rommel et à prendre part à l'assassinat d'Amin Osman, collaborateur des Britanniques, motif pour lequel il a été emprisonné. Devant ses juges, il a nié farouchement toute implication – on le libèrera d'ailleurs finalement faute de preuves. Mais lui sait qu'il appartenait au groupe qui a planifié le meurtre.

Une fois dehors, il épouse Jihane, égyptienne et anglaise, reprend ses activités clandestines mais persuade Nasser et ses amis de ne plus pratiquer l'assassinat politique. Lorsque se déclenche



Anwar el-Sadate

le soulèvement militaire, Nasser l'envoie prendre le bâtiment de la radio. Attendant la fin de la lecture matinale des sourates, il s'empare enfin du micro et annonce au pays la fin du régime monarchique. Pour tous les Égyptiens qui descendent aussitôt dans la rue, la révolution a sa voix. On le charge alors de transmettre au roi, qui séjourne dans son palais d'Alexandrie, un ultimatum : soit l'exil, soit le jugement et la prison. Il fait armer le yacht royal, organise le transfert à son bord de la famille royale et donne l'ordre d'appareiller. Les batteries côtières ont reçu un message leur enjoignant de ne pas tirer et des avions de chasse celui de survoler le navire en signe de respect et d'adieu définitif. Le 26 juillet 1952 à dix-huit heures, Farouk quitte les eaux égyptiennes à jamais.

Les lendemains sont difficiles. Ses compagnons n'ont pas supporté qu'il ait incarné sur les ondes, à lui seul, le nouveau visage du pouvoir. Sentant autour de lui jalousie et hostilité sourde, il préfère ne pas être nommé ministre. Nasser, toujours suspicieux, se méfie de lui mais lui demande néanmoins de négocier le départ des derniers soldats britanniques après soixante-quinze ans d'occupation. Lorsqu'il annonce à la surprise générale la nationalisation du canal de Suez, Sadate lui explique que c'est une erreur : l'armée égyptienne est trop faible pour pouvoir mener une guerre et la politique suivie la rend inéluctable. C'est la déroute face aux Britanniques, aux Français et aux Israéliens. Heureusement pour l'Égypte, la coalition doit se retirer après que le président Eisenhower l'en a sommé. Au lieu d'utiliser les revenus du canal pour moderniser l'économie égyptienne, Nasser, qui n'est guère intéressé par les questions économiques et sociales, parcourt le tiers-monde en se faisant acclamer comme s'il avait à lui seul défait les anciennes puissances coloniales. En 1967, le chef d'état-major lui ayant assuré que l'armée égyptienne était prête, le Raïs prend une série de décisions qui ont toute chance de conduire à une nouvelle guerre avec Israël. Le 5 juin, alors que l'avion du général est en vol et qu'il est donc impossible de tirer, les bombardiers israéliens détruisent au sol la totalité de l'aviation égyptienne. Quatre jours plus tard, les blindés de Tsahal atteignent les rives du canal de Suez après avoir traversé le Sinaï. Sadate dira : la guerre a débuté et s'est terminée pendant que notre chef d'état-major était en l'air... Le conflit dure à peine six jours. La guerre qui s'ensuit, dite d'usure, est un échec. La déroute est telle que Nasser ne s'en remettra pas. Prostré, il réalise juste que le seul dans son entourage à qui il puisse vraiment faire confiance, le seul à lui avoir tenu des discours de vérité, est Sadate. Au moment de monter dans l'avion qui doit le conduire au sommet de Rabat, Nasser se tourne vers lui et lui dit qu'il a décidé de le nommer vice-président. En réponse au refus qu'il reçoit, il ordonne : tu prêteras serment demain.

Le 29 septembre 1970, Sadate est invité à dîner à la résidence du chef de l'État. À dix-huit heures, un coup de fil lui enjoint de venir d'urgence. Lorsqu'il arrive, on lui annonce que Nasser est décédé et que de vice-président il est devenu chef de l'État.

Le pays est dans un état critique, ayant subi une défaite militaire humiliante. Le pouvoir est miné par des intrigues. Totalement dépendante de l'aide soviétique, l'économie a sombré dans le marasme, Décrit comme le « toutou de Nasser », le nouveau président apparaît comme une doublure falote. On raille ses costumes bien coupés, son sourire éclatant digne d'une publicité pour un dentifrice à rayures, et ses déclarations aussi creuses que tonitruantes sur la nécessité de punir Israël. À l'étranger, sa personnalité n'apparaît pas plus convaincante. Henry Kissinger l'a traité d'imbécile, de clown et de bouffon.

Quand il s'installe au bureau présidentiel pour la première fois, l'huissier lui apporte une pile de retranscriptions de conversations téléphoniques diverses, la plupart personnelles : Nasser s'en repaissait. Sadate écarte le tout et explique qu'il n'y aura plus d'écoutes que dans les cas de sécurité nationale et sur l'ordre d'un juge.

Comme on pouvait s'y attendre, une rencontre a rapidement lieu avec Brejnev. À Moscou, il demande des matériels militaires, missiles, avions de combat, munitions, pour réarmer l'Égypte. Les Russes les promettent mais expliquent qu'ils ne pourront être utilisés qu'avec l'aval soviétique. Il refuse : il n'a pas combattu l'occupation britannique de l'Égypte pour la remplacer par celle d'une autre puissance. De retour, il fait arrêter les hauts dirigeants égyptiens trop proches de Moscou qui avaient d'ailleurs commencé à comploter contre lui.

Pour lui, l'année 1971 doit marquer un tournant. Se coupant des pays arabes et surprenant les chancelleries, il propose la paix à Israël sur la base des frontières d'avant 1967 et du règlement de la question palestinienne. Mais Golda Meir, le premier ministre israélien, ne veut pas s'engager dans des négociations qui pourraient signifier le retour du Sinaï à l'Égypte. Les États-Unis, quant à eux, prêtent à peine une oreille polie à cette déclaration.

Puisqu'il y a impasse de ce côté, force est de renouer le contact de l'autre. Comme la Russie veut conserver le pied qu'elle a posé en Égypte et que Sadate a besoin d'elle pour moderniser son armée, un accord est finalement trouvé et les armes soviétiques finissent par arriver.

Le 6 octobre 1973, à quatorze heures, plus de deux cents appareils décollent pour bombarder les positions israéliennes dans le Sinaï : postes de commandement, centres de communication, batteries. La surprise est entière. 90 % des objectifs sont détruits en une vingtaine de minutes. S'ensuit un barrage d'artillerie tel qu'on n'en avait pas vu depuis la Seconde Guerre mondiale, puis l'infanterie traverse le canal de Suez sur des canots pneumatiques. À la tombée de la nuit, cinq divisions blindées sont entrées profondément sur la rive est.

Ce même soir, les Soviétiques qui n'ont pas été tenus au courant ordonnent aux Égyptiens de signer un cessez-le-feu dans les quarante-huit heures et Sadate refuse. Une gigantesque bataille de chars s'engage. Alors que le monde a eu beaucoup de mal à croire aux premiers communiqués de victoire de l'armée égyptienne, il apparaît évident le troisième jour que l'armée israélienne est en situation difficile. Moshe Dayan, le ministre

de la Défense, déclare que Tel Aviv est menacée. Henry Kissinger à son tour exige un cessez-le-feu, que l'Égypte persiste à refuser. Des unités israéliennes se faufilent et franchissent à leur tour le canal, semant la confusion sur la rive ouest. Sadate est persuadé que son armée pourra les contenir mais les Américains fournissent rapidement à Israël les informations données par leurs satellites et des matériels ultra-modernes qui infligent des pertes importantes à l'Égypte. Ils se font de plus en plus menaçants, alors que les Soviétiques traînent les pieds pour soutenir leur camp. Se trouvant désormais face à la puissance américaine sans grand soutien de la part des Russes, Sadate n'a plus guère le choix. Le cessez-le-feu s'impose. Les Israéliens, voulant entrer dans les négociations en position de force et sauver la face, en profitent pour renforcer leur position sur la rive ouest et encercler la troisième armée égyptienne. Sadate menace alors de liquider la poche et Kissinger joue les médiateurs.

Finalement, Tsahal quitte la rive ouest et l'armée égyptienne reste sur la rive est.

Incontestablement, Sadate a marqué un point décisif : il a mis fin au mythe de l'invincibilité d'Israël et montré qu'il fallait désormais compter avec l'Égypte qui a repris les deux rives du canal.

Le pays est pourtant exsangue. Quand Kissinger le rencontre finalement pour la première fois, l'homme l'impressionne alors qu'il continue à ne pas comprendre sa manière d'être et de faire. Le courant passe pourtant. L'Union soviétique, sentant que l'Égypte peut lui échapper, cesse toute livraison d'armes. En signe de volonté de paix, l'Égypte annonce la réouverture du canal.

Tirant sur sa pipe, le président égyptien multiplie les longues promenades solitaires sur la rive du Nil. Dans les réunions qu'il tient avec ses conseillers, ses silences sont de plus en plus pesants. Au parlement, il déclare qu'il est prêt à aller jusqu'au bout de la terre, et jusqu'à la Knesset même, pour faire avancer la paix. Personne ne prend cette phrase absurde au sérieux. Elle est pourtant une annonce, même si personne n'est au courant du projet réel. Jihane

ne l'apprend que quelques heures avant son exécution et elle est prise de panique : elle sait qu'il vient très probablement de se condamner à mort et qu'il ne l'ignore pas. Le 19 novembre 1977, son avion se pose à Tel Aviv. En le voyant rouler sur le tarmac, un de ses conseillers qui avait accompagné le président à l'aéroport soupire en se tenant la tête : soit cet homme est complètement fou, soit il est vraiment grand...



Le président égyptien Anwar el-Sadate à la Knesset, (20 novembre 1977) (Crédit : Ya'akov Sa'ar/GPO archive)

Un faucon, Menahem Begin, venait de remporter les élections dans le pays adverse. Aucune ouverture ne paraissait donc possible. C'est lors d'une discussion avec le président roumain, Ceausescu, que l'idée folle avait surgi : précisément, seul un faucon était peut-être susceptible de mener son pays à la paix et c'était peut-être une occasion à saisir. Certes, comme tout pays engagé dans une guerre longue, l'Égypte n'avait peut-être pas d'autre choix, mais la haine entre les deux nations était aussi ancienne que tenace et apparaissait insurmontable. Seul un geste insensé pouvait avoir une chance, même infime, de changer le cours des choses. Sadate choisit donc de se rendre dans le pays avec lequel le sien était en guerre depuis plus de trente ans. Les dirigeants israéliens eux-mêmes, qui se tiennent tous à l'aéroport pour l'accueillir à sa descente de la passerelle, demeurent stupéfaits par l'audace de la démarche.

Le lendemain de son arrivée, un convoi l'amène prier à la mosquée al-Aqsa d'où le prophète fut enlevé vers le ciel, son vœu le plus cher. Puis il monte à la tribune de la Knesset, et, dans le monde entier, devant de petits écrans, des groupes familiaux ébahis et fascinés regardent cette image noir et blanc d'un homme qui s'adresse aux représentants du peuple contre lequel il a déclenché une nouvelle guerre à peine quelques années auparavant et qu'il a failli écraser. Il demande à Israël de se retirer des territoires conquis, y compris Jérusalem, de laisser se créer un État palestinien, et garantit en échange sa sécurité. Son discours se conclut par *Salaam aleikum*, la paix soit avec vous. Pour la première fois, un dirigeant arabe reconnaît le besoin de sécurité d'Israël.

Il obtient le retour du Sinaï sous souveraineté égyptienne. Ce sera la seule fois qu'ils démantèleront des colonies et les Israéliens font savoir clairement qu'ils ne se retireront pas des autres territoires occupés – ils y procèdent d'ailleurs à de nouvelles implantations. Les États-Unis n'useront pas de leur puissance pour qu'ils fassent d'autres concessions. Sadate se retrouve alors isolé, considéré comme un traître à la cause palestinienne. En Égypte même, alors que la politique qu'il défend s'incarne dans le slogan « pas de religion en politique et pas de politique dans le domaine religieux », l'islamisme se développe dangereusement sous l'action des Frères musulmans, notamment sur les campus. Des attaques sont lancées contre les coptes. Quand le Shah d'Iran, que tous les pays courtoisaient du temps de sa grandeur, est obligé de s'exiler et qu'aucun gouvernement n'accepte de l'accueillir, il prend la décision de le faire, par ce qu'il estime être son devoir. Il se retrouve seul, haï, méprisé, de toute façon incompris.

Le 6 octobre 1981, date anniversaire du déclenchement des hostilités contre Israël, il préside un défilé de commémoration. Alors que passent six Mirage au-dessus de la tribune officielle et qu'il a les yeux fixés sur le ciel comme tous les spectateurs, dans le bruit assourdissant nul ne remarque un véhicule qui s'approche de la tribune. Un commando en descend et commence à tirer. Ses gardes du corps veulent le jeter à terre mais il leur résiste. Ce que redoutait son épouse en le sachant fatal se réalise, et il ne lui demeure, dans l'intensité de sa douleur, que la fierté

de savoir qu'il est mort debout. Malgré ses demandes insistantes, il avait toujours refusé de porter un gilet pare-balles.

Durant sa présidence, la décision avait été prise de raser une vieille prison du Caire destinée à être remplacée par un bâtiment moderne. Une cérémonie avait été organisée un matin pour le lancement des travaux et on lui avait demandé de prendre une masse pour donner le premier coup, symbolique, de la démolition. Mais il frappa plus fortement que prévu, et une nuée de cafards s'en trouva libérée. Il avait alors continué à taper, en sueur, les yeux perdus, hagard, comme s'il allait à lui seul, dans son égarement, abattre le mur et même le bâtiment. Son entourage avait dû le maîtriser pour le faire revenir à lui-même.

Reste l'image d'un homme élégant et droit lisant ses notes devant, muette de stupeur mais finissant par l'applaudir, la représentation nationale du pays contre lequel il avait déclenché et gagné une guerre et à qui il vint proposer la paix. Parfois, en de rares et brefs moments, un être à lui seul semble pouvoir faire le monde meilleur ■

Référence

Carroll Raymond (1982) *Anwar Sadat*, New York, Franklin Watts.